FRC.
24449 D
Case
FRC
22552

LETTRE

REMISE

A

FRÉDÉRIC-GUILLAUME II,

ROI RÉGNANT DE PRUSSE,

Le jour de ſon Avénement au Trône.

Par le Comte de MIRABEAU.

Arcus & ſtatuas demolitur & obſcurat oblivio, negligit carpitque poſteritas. Contrà contemptor ambitionis & infinitæ poteſtatis domitor animus ipsâ vetuſtate floreſcit; nec ab ullis magis laudatur quàm quibus minimè neceſſe eſt.

PLIN. Panégy.

1787.

THE NEWBERRY LIBRARY

IL eſt des imputations toutes à-la-fois ſi odieuſes & ſi abſurdes, qu'un homme de ſens n'eſt pas même tenté d'y répondre, & le ſilence eſt le ſeul parti qui convienne à un honnête homme, lorſque ceux qui le calomnient ne ſe nomment pas.

Mais parmi les horreurs qu'on a vomies contre moi dans ces derniers tems, & que j'ai plutôt comptées au nombre des récompenſes de mes travaux, que dans celui de mes malheurs, il en eſt une qui ne m'a pas laiſſé inſenſible.

On m'a accuſé d'avoir remis au roi de Pruſſe régnant, une ſatire contre l'immortel Frédéric II.....

Frédéric II m'a appelé près de lui de ſon propre mouvement, quand j'héſitois à importuner ſes derniers momens du deſir bien naturel de voir un ſi grand homme, & d'échapper au regret d'avoir été ſon contemporain ſans l'avoir connu. Il a daigné m'accueillir, me diſtinguer ; aucun étranger, depuis moi, n'a été admis à ſa converſation. La dernière fois qu'il me manda, il venoit de ſe refuſer au juſte empreſſement de ceux de mes compatriotes qu'avoient attirés à Berlin ſes manœuvres militaires ;... & pour prix de cette honorable bonté, j'aurois fait une ſatire contre lui !....

Certes, Frédéric eſt trop grand, pour que je tente jamais de faire ſon

éloge ! Ce mot *éloge* me paroît fort au-deſſous d'un grand roi ; il ſuppoſe des exagérations peu ſincères ; forcer les faits ou les diſſimuler ; n'enviſager un ſujet que ſous ſes aſpects favorables ; tout louer, en un mot, c'eſt-à-dire, déguiſer ou trahir la vérité, ſont les inconvéniens preſque inévitables de ce genre ; & jamais éloge auquel la critique ne vint pas ſe mêler, ne fut ni vrai ni honorable. Je n'ai donc pas fait, je ne ferai pas l'éloge de Frédéric II. Mais je m'efforce, depuis deux ans, d'élever à ſa mémoire un monument qui ne ſoit pas tout-à-fait indigne des travaux dont ſon règne a été illuſtré, des grandes leçons que ſes ſuccès & ſes fautes ont également données ; j'ai entrepris cet ouvrage conſidérable, qui verra le jour

dans le cours de cette année, & je n'en ai pas fait myſtère.

Le mémoire que j'ai remis à Frédéric-Guillaume II, le jour de ſon avénement au trône, étoit tout-à-fait étranger à ce projet. Il s'agiſſoit ſeulement de mettre ſous ſes yeux les eſpérances des honnêtes gens, qui, depuis longtems, rendoient hommage à ſes intentions, & le vœu des hommes inſtruits, qui ſavoient combien de choſes plus grandes qu'éclatantes, pouvoient éclorre en Pruſſe, ſous un règne nouveau, & ſous un Prince dans la force de l'âge & de l'activité.

Le voici ce mémoire, dont on a voulu me faire un crime. Je préſente le corps de délit à l'Europe ; c'eſt à elle d'en ju-

ger. Je n'ai pas changé une ligne à cet écrit, quoique mon opinion ait varié conſidérablement ſur quelques points de détail, comme on le verra dans mon ouvrage ſur la Pruſſe. Mais je me ſerois reproché d'altérer, même légérement, un mémoire que l'on s'eſt efforcé d'empoiſonner.

On a beaucoup demandé quel droit j'avois eu de préſenter ce mémoire? Mes droits ſont dans cet écrit même.

Outre les remerciemens que le Roi régnant de Pruſſe a bien voulu conſigner dans une lettre, il n'a pas dédaigné de m'en adreſſer encore de vive-voix, au milieu d'une aſſemblée nombreuſe, chez S. A. R. le Prince Henri, ſon oncle, huit jours avant mon départ de Berlin. J'ai cru devoir apprendre ce fait au public, non

pas pour répondre à des contes, qui n'ont jamais pu tromper perſonne, mais parce que le courage d'aimer la vérité eſt plus honorable pour un Roi, que celui de la dire ne peut l'être pour un ſimple citoyen du monde.

LETTRE

REMISE

A

FRÉDÉRIC-GUILLAUME II.

SIRE,

Vous êtes Roi !..... Le jour eſt arrivé où Dieu a voulu vous confier le ſort de pluſieurs millions d'hommes, & le pouvoir de faire de grands biens ou de grands

maux ſur la terre. Le ſceptre vous eſt remis à l'âge où l'on eſt capable d'en porter le fardeau ; vous devez être raſſaſié de jouiſſances vulgaires, vous avez uſé de tous les plaiſirs, un ſeul excepté... ; mais auſſi c'eſt le plus grand, le ſeul inépuiſable. Il vous étoit interdit ; il eſt en votre pouvoir ; vous allez veiller ſur le bonheur des humains.

Avantages réels & acquis.

Vous parvenez au trône dans une heureuſe époque ; le ſiècle s'éclaire de jour en jour, il a travaillé, il travaille pour vous, il vous amaſſe des idées ſaines ; il étend ſon influence ſur votre nation que tant de circonſtances ont retardée. Une logique ſévère juge de tout aujourd'hui ; les hommes qui ne voient que leur ſemblable ſous le manteau royal, & qui en exigent des vertus, ſont plus nombreux que jamais ; on ne peut plus ſe paſſer de leur ſuffrage, & il ne reſte à leurs yeux qu'un genre de gloire, tous les autres ſont épuiſés. Les ſuccès militaires, les talens poli-

tiques, les prodiges des ARTS, les progrès des ſciences, tout a paru & brillé tour-à-tour d'une extrémité de l'Europe à l'autre; la bienfaiſance éclairée, qui organiſe & vivifie les empires, ne s'eſt point encore montrée ſur le trône pure & ſans mélange : c'eſt à vous à l'y faire aſſeoir; cette gloire ſublime vous eſt réſervée. Votre prédéceſſeur a gagné ſans doute aſſez, & peut-être trop de batailles; il a trop fatigué les cents voix de la renommée : il a, pour pluſieurs règnes, pour pluſieurs ſiècles, à-peu-près tari la gloire militaire. Si les circonſtances vous forçoient à l'imiter, il faudroit ſe montrer digne de lui, & Votre Majeſté n'y manqueroit pas; mais il n'y a pour Elle aucune raiſon de chercher avec peine & par des ſentiers battus une gloire où l'on ne peut plus arriver qu'à la ſeconde place; tandis qu'avec plus de facilité vous pouvez vous créer une gloire plus pure, non moins brillante, & qui ſoit la vôtre unique-

ment. Frédéric a conquis l'admiration des humains ; jamais Fréderic n'obtint leur amour, il peut vous appartenir tout entier.

SIRE, votre taille, votre figure rappellent les héros de l'antiquité ; c'eſt beaucoup pour les ſoldats, c'eſt beaucoup pour le peuple, dont le ſens droit & ſimple aſſocie les belles qualités de l'ame à la beauté du corps ; & telle fut la première intention de la nature. Auſſi ces formes héroïques ſont-elles embellies chez vous d'une teinte très-remarquable de douceur, de calme, de bonté, & ceci n'eſt pas peu, même pour les philoſophes. Votre cœur eſt ſenſible ; & la néceſſité d'une longue circonſpection doit avoir tempéré ce que votre bonté naturelle vous auroit donné de trop en facilité. Votre eſprit eſt juſte, j'en ai ſouvent été frappé ; votre élocution eſt forte & préciſe : vous avez montré pluſieurs fois que vous poſſédiez l'empire de vous-même ; vous n'a-

vez point été élevé, mais vous n'avez pas été gâté ; & les hommes qui ont de l'énergie, ſavent bien ſe paſſer d'éducation : ils reçoivent à chaque inſtant celle des choſes; c'eſt la bonne, elle ne ſe déſapprend pas. Vos moyens ſont grands; vous êtes le ſeul ſouverain de l'Europe, qui, loin d'avoir des dettes, ayez des tréſors. Vos troupes ſont excellentes; votre nation eſt docile, fidelle, & bien plus douée d'eſprit public, qu'on ne devroit l'attendre de ſa conſtitution ſervile. Quelques parties de l'adminiſtration, la comptabilité, par exemple, & toute la manutention, purement militaire, méritent dans vos états de grands éloges. Un de vos oncles, chargé de gloire & de ſuccès, a la confiance de l'Europe, les talens d'un héros & l'ame d'un ſage. C'eſt un conſeil, un coopérateur, un ami que la nature & le ſort vous envoient au moment où vous en avez le plus de beſoin, au moment où votre déférence pour lui vous acquérera

d'autant plus infailliblement tous les ſuffrages, qu'elle ſera plus volontaire. Vous avez des rivaux de puiſſance, & pas un voiſin qui ſoit vraiment à craindre. .....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

Enfin, SIRE, vous êtes le ſeul Prince qui ſoyiez dans la néceſſité indiſpenſable de faire de grandes choſes, le ſeul dont on en attende ; & cette néceſſité, cette attente, doivent être comptés au nombre de vos plus grands moyens.... Quelle admirable ſituation eſt la vôtre ! que d'ineſtimables avantages vous ap-

portez ſur ce trône où vous trouvez le pouvoir de tout faire !... Il eſt redoutable ce pouvoir, même pour celui qui le poſsède ! mais auſſi les grandes inſtitutions, les réformes importantes, la régénération des empires n'appartiennent qu'à des monarques abſolus.... Veuillez, ah ! veuillez recueillir les tréſors qu'étale ſur vos pas la Providence ; méritez les bénédictions du pauvre, l'amour du peuple, le reſpect de l'Europe, les vœux des ſages ; ſoyez juſte, ſoyez bon, & vous ſerez heureux, vous ſerez grand.

Grand ! SIRE, vous voudrez ce titre ; mais vous le voudrez de la bouche de l'hiſtoire & de celle des ſiècles futurs. Vous le dédaigneriez dans celle de vos courtiſans que vous avez entendus, que vous entendrez déſormais bien davantage prodiguer même la louange groſſière. Si vous faites ce que le fils de votre eſclave aura fait, dix fois par jour mieux que vous, ils diront que VOUS AVEZ

Courtiſans.

FAIT UNE ACTION EXTRAORDINAIRE : ſi vous obeiſſez à vos paſſions, ils diront que VOUS FAITES BIEN : ſi vous prodiguez le ſang de vos ſujets comme l'eau des fleuves, ils diront que VOUS FAITES BIEN : ſi vous affermez l'air, ils diront que VOUS FAITES BIEN : ſi vous vous vengez, vous ſi puiſſant ! ils diront que VOUS FAITES BIEN.... Ils l'ont dit quand Alexandre dans l'ivreſſe déchira d'un coup de poignard le ſein de ſon ami ; ils l'ont dit quand Néron aſſaſſina ſa mère.

Mais vous, SIRE, c'eſt du ſentiment intérieur de votre propre juſtice, c'eſt de la conviction éclairée de votre bienfaiſance que vous avez beſoin. Votre conſcience ſera votre premier juge ; & votre peuple, l'Europe & la poſtérité confirmeront ſes décrets. Il vous faut néceſſairement leur eſtime, eh ! combien il vous ſera facile de l'obtenir ! Si vous rempliſſez infatigablement vos devoirs ſans jamais remettre au lendemain

le

le fardeau du jour précédent ; ſi, par des principes grands & féconds, vous ſavez les ſimplifier & les mettre au niveau des forces d'un homme ; ſi vous donnez à vos ſujets toute la liberté qu'ils peuvent porter ; ſi vous protégez toutes les propriétés ; ſi vous facilitez les travaux utiles ; ſi vous effrayez les petits oppreſſeurs qui ſous votre nom voudroient empêcher les hommes de faire pour leur avantage, ce qui leur convient ſans nuire à autrui ; un cri unanime bénira votre autorité, la rendra plus ſacrée, plus puiſſante, & tout vous deviendra aiſé ; car toutes les volontés & toutes les forces ſe réuniront à votre force & à votre volonté ; votre travail acquérera chaque jour une nouvelle douceur. La nature a rendu le travail néceſſaire à l'homme ; elle lui a donné auſſi ce précieux avantage que le changement de travail eſt tout-à-la-fois pour lui un délaſſement & une ſource de plaiſir. Qui plus aiſément qu'un roi peut vivre ſelon

cet ordre de la nature ? un Philoſophe a dit : *qu'aucun homme n'étoit auſſi ennuyé qu'un roi* ; il devoit dire : QU'UN ROI FAINÉANT ; eh ! comment l'ennui pourroit-il atteindre le ſouverain qui veut faire ſon métier ? Entretiendra-t-il jamais mieux la vigueur de ſon eſprit & ſa ſanté même qu'en ſe préſervant par le travail du dégoût que doit éprouver tout homme de ſens au milieu de ces diſeurs de rien, de ces artiſans de faſtidieuſes louanges, qui n'étudient le prince que pour le corrompre, l'endormir & le filouter ?... Leur ſeul art eſt de le rendre apathique & foible, ou impatient, bruſque & inappliqué.... Votre peuple jouira de vos vertus ; car il n'y a qu'elles qui puiſſent conſerver, améliorer ſon patrimoine. Vos courtiſans cultiveront vos défauts ; car c'eſt ſur eux ſeuls que peuvent porter leur crédit & leurs eſpérances.

Habitude. SIRE, l'habitude non moins que les circonſtances influe ſur les hommes ; &

le commencement détermine l'habitude. Voilà pourquoi les premiers momens d'un règne ſont ſi précieux; on en eſpère tout, & le plus léger effort qui ſeconde cette eſpérance, la confirme, la double, la centuple; on s'affermit dans l'amour du bien par le plaiſir de l'avoir fait, & celui que l'on veut faire devient plus aiſé par celui qu'on a déjà effectué.

Or, le commencement, SIRE, dépend abſolument de vous; ne prenez que de bonnes habitudes; n'en laiſſez point établir de frivoles autour de votre majeſté. Qu'on voie en vous un homme appliqué & véritablement amoureux du bien public; tous vos miniſtres, tous vos courtiſans travailleront auſſitôt. L'émulation des idées utiles naîtra & produira infailliblement quelques fruits. Elle vous ſervira du moins à juger la portée de l'eſprit de ceux qui vous approchent; elle peut quelquefois réveiller ou même faire éclorre une penſée heureuſe, & vous

aurez tourné au bien de votre peuple jusqu'à ce penchant à la flatterie qu'on ne peut entiérement bannir des cours.

Ne pas trop gouverner.

Vous pouvez, dès le commencement, vous assurer la liberté d'esprit que demandent les grandes affaires, en classant celles qui appartiennent à l'autorité souveraine, & laissant à la magistrature & à l'administration toutes celles qui peuvent & doivent finir sur le lieu.

Plus d'un souverain estimable, s'est rendu incapable de régner avec gloire, en se laissant écraser du soin des affaires privées. Pour vous, SIRE, comme il vous convient de *gouverner toujours bien*, *il est digne de vous de ne pas trop gouverner*. Pourquoi, dans le gouvernement civil, montrer le pouvoir du roi, lorsque les affaires peuvent aller sans lui? L'autorité une fois établie, la sûreté au-dehors assurée, la justice civile & criminelle distribuée sur des principes d'égalité entre toutes les classes des citoyens, & par conséquent les propriétés de tout

genre ſuffiſamment calculées, les contributions judicieuſement aſſiſes, les travaux publics, les chemins, les canaux ſagement dirigés, que reſte-t-il à faire au gouvernement ? Rien, qu'à jouir du travail des citoyens, qui, en faiſant leurs affaires ſous votre protection pour leur plus grand intérêt, font celles de l'état & les vôtres.

Le prince qui examinera s'il ne vaudroit pas mieux laiſſer aller ſeules la plupart des choſes humaines, un tel prince eſt encore à paroître, & c'eſt celui-là cependant qui gouvernera, comme Dieu, par le miniſtère de la raiſon & de l'intérêt de chacun, en aſſurant ſeulement à tous le fruit de leur intelligence & de leur travail. Où les hommes ſeront les plus libres, là ſera le plus grand nombre, & là auſſi ils auront le plus de ſoumiſſion & d'attachement pour l'autorité ; car l'autorité eſt eſſentiellement amie de la liberté qu'elle protège. Perſonne ne lui demande autre

choſe, ſinon : FAITES ENSORTE QU'ON ME LAISSE LIBRE ET EN PAIX.

Vous n'êtes sûrement pas à reconnoître, SIRE, que la fureur des réglemens eſt le caractère des petits eſprits, des hommes incapables de généraliſer, nourris d'idées timides, d'appréhenſions ridicules. Cette importante vérité vous indiquera les réformes que vous aurez à faire, & combien vous gouvernerez mieux que vos prédéceſſeurs & vos émules, en gouvernant moins.

Opérations qui peuvent avoir lieu ſur le champ.

Il eſt ſans doute une foule de choſes bonnes, utiles, néceſſaires, urgentes même, qu'il vous eſt impoſſible d'exécuter à l'inſtant. Non-ſeulement il faut que vous les appreniez, que vous les combiniez, que vous les mûriſſiez; car, pourquoi croiriez-vous d'après l'opinion d'un autre ? C'eſt une des plus grandes erreurs dont vous deviez vous défendre, comme auſſi d'être obligé de revenir ſur vos pas. Le manque de ſuite

qu'a montré celui de vos émules qui a tenté le plus de choſes, a plus nui à ſa conſidération politique, que ſes plus lourdes fautes. Non-ſeulement donc il faut que vous appreniez quelles ſont les choſes à faire; mais, ce qui eſt plus difficile, il faut que vous les enſeigniez à vos miniſtres peut-être, à votre peuple certainement. C'eſt en préparant les actes légiſtatifs par la perſuaſion, que vous arriverez, SIRE, ſans ſecouſſes & preſque ſans obſtacles, aux opérations qui exigent des tems plus calmes, & moins ſurchargés que les premiers momens d'un nouveau régne. Mais il eſt des choſes que vous pouvez exécuter à l'inſtant même; & qui, donnant de vous la plus haute opinion, vous feront recueillir les fruits de la confiance, & vous faliciteront les grandes réformes dont votre régne doit être rempli.

Souffrez qu'un homme qui vous aime, pardonnez cette expreſſion libre,

mais profonde; ſouffrez qu'un homme qui vous aime pour le bien que vous pouvez faire, pour le grand exemple que vous allez donner du mal que l'on peut épargner, vous indique quelques-unes de ces choſes qu'un ſeul acte de votre volonté peut opérer, qui ne produiront que du bien ſans nul mélange d'inconvéniens, & feront, des premiers momens de votre adminiſtration, l'aurore du règne le plus paternel qui ait jamais embelli la terre.

Abolition de l'eſclavage militaire.

Au nombre de ces choſes, SIRE, & la première au premier rang, je compte l'abolition de l'eſclavage militaire, c'eſt-à-dire, de l'obligation impoſée dans vos états à tout homme de ſervir depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à celui de ſoixante & plus s'il le peut pour huit gros tous les cinq jours.

Cette affreuſe loi, née des néceſſités d'un ſiècle de fer & d'un pays à demi barbare, cette loi qui dépeuple & deſſèche votre royaume, qui déshonore la

partie la plus nombreuſe & la plus utile d'une nation ſans laquelle vous & vos ancêtres n'auriez été que des eſclaves plus ou moins décorés ; cette loi que vos officiers aggravent encore en levant plus d'hommes que la conſcription militaire ne le permet, ne vous vaut pas un ſoldat de plus que ceux que vous auriez ſans elle par une augmentation de paie dont vous trouverez facilement l'économie dans la juſte réduction des ruineux enrôleurs que Frédéric II entretenoit dans les pays étrangers, & par un arrangement ſage pour recruter l'armée Pruſſienne d'une manière qui élève les ames, qui ajoute à l'eſprit public, qui ait les formes de la liberté au lieu de celles de l'abrutiſſement & de l'eſclavage.

Dans toute l'Europe, SIRE, & chez vous plus qu'ailleurs, on a eu la ſtupidité de laiſſer perdre un des plus utiles inſtincts ſur lequel puiſſe être fondé l'amour de la patrie. On a exigé des

hommes d'aller à la guerre comme de vils troupeaux à la boucherie, lorſqu'il n'y avoit rien de plus facile que de faire pour eux du ſervice public un objet d'émulation & de gloire.

Vos ſujets ſont obligés de ſervir depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à celui de ſoixante, & regardent, avec raiſon, cet aſſujettiſſement comme une très-dure ſervitude. Il en eſt de même des milices en France, qui, moins cruelles, y ſont très-odieuſes. Eh bien ! les Suiſſes ont une obligation ſemblable qui commence deux ans plutôt (dès l'âge de ſeize ans), & ils ſe croient des hommes libres.

En effet, la confédération naturelle qui engage les citoyens d'un même état à repouſſer l'ennemi, à défendre leur héritage & celui de leurs voiſins, eſt ſi manifeſte, & ſon exercice préſente un tel attrait aux jeunes gens, qu'il eſt inconcevable que la tyrannie ait pu être aſſez imbécille pour en faire un fardeau.

Donnez, SIRE, à cette obligation une forme libre & glorieuſe, en la liant à l'exercice de quelque volonté, à la néceſſité de mériter quelque eſtime, à un point d'honneur, & votre armée ſera encore mieux compoſée, & vos ſujets ſe croiront & ſeront réellement ſoulagés d'un grand joug.

D'abord faites grace des dix dernières années de ſervice. Les vieillards n'affoibliront pas votre armée.

Que vos payſans enſuite forment dans leurs paroiſſes, des compagnies nationales qui s'exerceront le dimanche.

Que les compagnies nationales nomment entre-elles des grenadiers, & que ce ſoit parmi ceux-ci qu'on prenne les recrues de vos régimens. Ne les faites pas choiſir par vos officiers, ni par le magiſtrat, mais à la pluralité des voix de leurs camarades ; tout arbitraire ſe trouvera banni, tout choix deviendra une diſtinction, & les paroiſſes répondant des ſoldats qu'elles vous auront

fournis, & devant remplacer leurs grenadiers, lorſque ceux-ci ſeront partis pour l'armée, vos troupes ſeront toujours au complet, ſans effort, ſans tyrannies, ſans murmures.

Les rois, créateurs d'une puiſſance, impatiens de jouir, ne ſe fient pas aux principes généreux; ils craignent que les hommes qu'ils appellent ne ſoient rebutés par les rigueurs des commencemens. De-là ces diſciplines tyranniques par leſquelles ils penſent fixer ſur leur ſol les infortunés qui s'y trouvent. Il n'y a plus de prétexte à cette erreur dans l'état actuel de votre royaume. Il eſt tems de lui ôter ces formes repouſſantes qui en éloignent les bons ſujets, ou qui leur donnent envie d'en ſortir; banniſſez donc toute contrainte qui n'eſt pas néceſſaire; & combien peu le ſont! celle-là du moins, la plus odieuſe de toutes, ne l'eſt certainement plus. Au reſte, & avant de vous décider à l'exécution d'un plan pour recruter l'armée, il faut con-

ſidérer avec toute l'attention qu'il mérite celui du plus eſtimable de vos miniſtres, du baron de Hertzberg, qui a de vaſtes connoiſſances ſur les plaies profondes de votre pays, & ſes moyens de ſalut & de proſpérité, joint au plus haut degré l'eſprit public & l'amour de la gloire pruſſienne. Il prétend pouvoir recruter votre armée par elle-même, de manière, dit-il, à pourvoir aux beſoins les plus exagérés de la politique la plus inquiette ; peut-être, & probablement, ce plan peut ſe combiner avec mes idées ; il eſt inconteſtablement un de ceux qu'on peut exécuter dès les premiers inſtans de votre règne. Mais faites-le précéder d'une loi d'affranchiſſement qui appellera ſur vos opérations le concours de tous les ſuffrages & de tous les efforts.

Ce n'eſt pas à un auſſi honnête homme que vous, SIRE, (eh ! quel plus grand éloge à faire d'un roi ?) qu'il eſt néceſſaire de recommander, à l'égard des enrôlemens, l'obſervation religieuſe de

toutes les capitulations, ſi indignement violées ſous vos prédéceſſeurs, & la pieuſe rémunération des militaires diſtingués par de longs & fidèles ſervices.... Hélas ! SIRE, j'ai vu donner, ſous les fenêtres de votre palais, l'aumône à des hommes qui verſoient leur ſang pour votre maiſon, quand vous ſuciez encore le lait de votre nourrice ! Sans doute votre généreuſe équité améliorera leur ſort. Mais ſongez auſſi au devoir, à la néceſſité d'élever les enfans des ſoldats, qui périſſent aujourd'hui, de la manière la plus déplorable, dans la maiſon des orphelins de Potzdam, où plus de quatre mille ſont entaſſés ; l'humanité vous implore pour ces triſtes victimes, & la politique prévoyante, qui dit trop que de long-tems les états pruſſiens ne ſeront affranchis de la néceſſité d'avoir une grande armée, vous montre aſſez le prix dont ces enfans ſont pour vous.

Liberté de s'expatrier.

On doit être heureux dans vos états, SIRE ; donnez la liberté de s'expatrier à

quiconque n'eſt pas retenu d'une manière légale par des obligations particulières ; donnez par un édit formel cette liberté. C'eſt encore-là une de ces loix d'éternelle équité, que la force des choſes appelle, qui vous fera un honneur infini, & ne vous coûtera pas la privation la plus légère ; car votre peuple ne pourroit aller chercher ailleurs un meilleur ſort que celui qu'il dépend de vous de lui donner ; & s'il pouvoit être mieux ailleurs, vos prohibitions de ſortie ne l'arrêteroient pas. Laiſſez ces loix à ces puiſſances qui ont voulu faire de leurs états une priſon, comme ſi ce n'étoit pas le moyen d'en rendre le ſéjour odieux. Les loix les plus tyranniques ſur les émigrations, n'ont jamais eu d'autre effet que de pouſſer le peuple à émigrer, contre le vœu de la nature, le plus impérieux de tous, peut-être, qui l'attache à ſon pays. Le Lapon chérit le climat ſauvage où il eſt né. Comment l'habitant des provinces qu'éclaire un ciel plus

doux, penſeroit-il à les quitter, ſi une adminiſtration tyrannique ne lui rendoit pas inutiles ou odieux les bienfaits de la nature ? Une loi d'affranchiſſement, loin de diſperſer les hommes, les retiendra dans ce qu'ils appelleront alors leur BONNE PATRIE, & qu'ils préféreront aux pays les plus fertiles ; car l'homme endure tout de la part de la providence ; il n'endure rien d'injuſte de ſon ſemblable ; & s'il ſe ſoumet, ce n'eſt qu'avec un cœur révolté. L'homme ne tient pas par des racines à la terre ; ainſi il n'appartient pas au ſol. L'homme n'eſt pas un champ, un pré, un bétail ; ainſi il ne ſauroit être une propriété. L'homme a le ſentiment intérieur de ces vérités ſimples ; ainſi l'on ne ſauroit lui perſuader que ſes chefs aient le droit de l'enchaîner à la glèbe. Tous les pouvoirs ſe réuniroient en vain pour lui inculquer cette infâme doctrine. Le tems n'eſt plus où les maîtres de la terre pouvoient parler au nom de Dieu, ſi même ce tems a jamais

jamais exiſté. Le langage de la juſtice & de la raiſon eſt le ſeul qui puiſſe avoir un ſuccès durable aujourd'hui ; & les Princes ne ſauroient trop penſer, que l'Amérique angloiſe ordonne à tous les gouvernemens d'être juſtes & ſages, s'ils n'ont pas réſolu de ne dominer bientôt ſur des déſerts.

Abolition des traites foraines & du droit d'aubaine.

Aboliſſez, SIRE, les traites foraines, les droits d'aubaine envers toutes les nations. Que vous rapportent ces reſtes de la barbarie féodale? N'attendez pas, pour les anéantir, un ſyſtême de réciprocité, qui n'a jamais d'autre effet que de retenir les peuples dans un plus long état de déraiſon & de guerre. Ce qui eſt bon à faire pour la proſpérité d'un pays, n'a pas beſoin de réciprocité : les objections de ce genre ſont les argumens d'une ſotte vanité. Si un état perd à ce que dans un autre on tyranniſe les hommes & les proprietés ; c'eſt à ſon gouvernement à ſe hâter de mettre

fin chez lui à ces funeſtes mécomptes; puiſque ce ſont eux qui ont forcé ſes ſujets à chercher fortune ailleurs, & que ce ſont eux encore qui les font héſiter à venir dépoſer les fruits de leur induſtrie ſur le ſol qui reçut leur berceau. Ne faut-il pas que quelqu'un commence ? Combien n'eſt-il pas noble & digne d'un Roi de commencer le premier dans une choſe juſte & honnête ? Eh ! qui plus que vous, SIRE, dont les ſujets commerçans un peu aiſés n'ont pu faire fortune qu'en pays étrangers, a intérêt de donner l'exemple de l'abolition d'une exaction ſi atroce ? L'Angleterre & la Hollande ont-elles attendu pour y renoncer envers vous, que vous y renonçaſſiez envers elles !

Liberté à la bourgeoiſie d'acquérir des terres nobles.

Une des plus urgentes opérations qui appelle vos regards, & qu'un ſeul mot peut encore exécuter, c'eſt une loi pour rendre aux bourgeois la liberté d'acquérir les terres nobles avec tous les droits qui y ſont attachés. On a

pouſſé l'obſervation de l'étrange décret qui la leur ravit, juſqu'à cette inique démence que, ſi une terre noble vient à être vendue pour dettes, & qu'un bourgeois veuille ſatisfaire aux créanciers, en abandonnant en outre une certaine ſomme au débiteur, on ne peut le lui permetre ſans une ordre exprès du Roi; le plus ſouvent cet ordre a été refuſé par votre prédéceſſeur : & le noble qui faiſoit perdre les créanciers & laiſſoit ſans reſſource le débiteur, avoit la préférence. Qu'eſt-il réſulté de cet abſurde régime ? Aviliſſement du prix des terres, c'eſt-à-dire, de la première richeſſe de l'état, au très-grand déſavantage des nobles qui les poſsèdent; dépériſſement de la culture, déjà découragée par tant d'autres cauſes; manque de crédit pour les gentilshommes ; aggravation du terrible préjugé qui mutile la bourgeoiſie & qui hébête la nobleſſe, en faiſant de ſes droits honorifiques une ſource

de conſidération excluſive qui la diſpenſe d'en acquérir une autre; enfin, néceſſité abſolue de s'expatrier pour les roturiers qui ont acquis quelques capitaux, & qui ne peuvent les employer ni dans le commerce, qu'étouffent les monopoles, ni dans l'agriculture, qui ne les admet point à l'eſpérance de devenir propriétaires. Et en effet, le Mecklenbourg n'eſt-il pas rempli de marchands de Stettin, de Kœnigsberg, &c. qui ont employé les profits que leur a valu la dernière guerre maritime, à l'achat des terres de la nobleſſe ruinée de ce pays? Ce ſeroit-là, SIRE, une très-grande perte pour vous, ſi le Mecklenbourg devoit vous être toujours étranger; c'en ſeroit une incalculable, qu'un tel ordre de choſes ſubſiſtât. Une obſervation, qui n'a pu échapper aux voyageurs attentifs, c'eſt que les commerçans heureux aiment à ſe délaſſer dans les ſoins de l'agriculture. La terre la plus aride ſe fertiliſe entre leurs mains; ils y pro-

diguent les avances, ils y portent cet esprit d'ordre, de détail & de prévoyance qui les enrichit dans leur commerce. Par-tout où la bourgeoisie peut acquérir, par-tout où le commerce est en honneur, le pays devient riant; il offre l'aspect de l'abondance & de la prospérité. L'industrie commerçante éveille toutes les autres; & la terre aussi demande ces procédés ingénieux qui animent la végétation & l'étendent sur le sol le plus ingrat. SIRE, veuillez l'observer; ces procédés n'ont jamais été inventés dans les pays à noblesse. Nous les devons aux constitutions où la naissance illustre disparoît devant le mérite & les talens.

Abolissez, SIRE, ces prérogatives insensées, qui rempliſſent de grandes places d'hommes médiocres, pour ne pas dire pis, & désintéressent le plus grand nombre de vos sujets sur un pays où ils ne trouvent qu'entraves & hu- Noblesse. Peuple.

miliations. Méfiez-vous, ah! méfiez-vous de cette ariſtocratie univerſelle, fléau des états monarchiques, encore plus que des états républicains, & qui, d'une extrémité du globe à l'autre, opprime l'eſpèce humaine : l'intérêt du monarque le plus abſolu, eſt tout entier dans les maximes populaires. Ce ne ſont pas les rois que ces peuples appréhendent & repouſſent, ce ſont leurs miniſtres, leurs courtiſans, leurs nobles, l'ariſtocratie en un mot : SI LE ROI SAVOIT, diſent-ils. Ils invoquent toujours l'autorité royale, & ſont toujours prêts à lui donner main-forte contre l'ariſtocratie. Eh! d'où vient la force du Prince, ſi ce n'eſt du peuple? Sa sûreté perſonnelle, ſi ce n'eſt du peuple? Sa richeſſe, ſa ſplendeur, ſi ce n'eſt du peuple? Les bénédictions, qui ſeules peuvent lui faire ſentir la préſence du bonheur, ſi ce n'eſt du peuple? Et qui ſont les ennemis du Prince, ſi ce ne ſont les grands, les ariſtocrates, qui voudroient que le Roi ne fût parmi eux que LE PREMIER ENTRE ÉGAUX, &

qui par-tout où ils l'ont pu, ne lui ont laiſſé de prééminence que celle du rang, ſe réſervant celle du pouvoir ? Par quelle étrange erreur faut-il que les rois aviliſſent leurs amis & les livrent à leurs ennemis ? Le peuple a l'intérêt, il a la volonté qu'on ne trompe jamais le Prince. Les grands ont l'intérêt & la volonté contraires. Le peuple eſt aiſé à contenter ; il donne, & ne demande point ; empêchez que les oiſifs titrés ne pèſent ſur lui ; laiſſez ouverte la carrière que lui montra l'Être ſuprême en le créant, il ne murmurera point. Eh ! quel Prince parviendroit à contenter le noble, le riche, le grand ? Ceſſent-ils de demander ? Ceſſeront-ils jamais ? SIRE, l'égalité de droits entre ceux qui ſoutiennent le trône, en eſt le plus ferme appui. Les changemens à faire en ce genre ne peuvent être prompts ; mais il en eſt un qu'on ne ſauroit trop hâter : que dans la hiérarchie du gouvernement, ſur les degrés qui approchent du trône, les

grands ne puiſſent arrêter perſonne par leurs prérogatives; qu'ils ſentent la néceſſité du mérite égal, pour obtenir la préférence; vous les éleverez au niveau de leur rang.

Fonctions militaires & fonctions civiles.

Faites ouvertement la guerre au préjugé qui met une ſi grande diſtance entre les fonctions militaires & les fonctions civiles. Ce préjugé, ſous un Prince foible, que votre maiſon, comme toute autre, peut produire enfin, expoſeroit le pays, le trône même, à toutes les convulſions de l'anarchie prétorienne. C'eſt devant l'ennemi, SIRE, que l'officier, que le ſoldat doivent montrer de l'orgueil; mais ils ne ſont que les frères du bourgeois; & s'ils ſont les frères défenſeurs, ils ſont auſſi les frères ſtipendiés. Dans un état tel que le vôtre, il eſt poſſible que le militaire doive avoir la première conſidération; mais il ne faut pas qu'il en ait une excluſive; ou vous aurez une armée, vous n'aurez jamais un royaume.

Que les officiers civils ſoient plus conſidérés qu'ils ne l'ont été ſous votre prédéceſſeur. Rien n'eſt plus juſte & plus facile. Le Prince qui tient le ſceptre des opinions, peut les diriger par les attentions les plus ſimples. FRÉDÉRIC II a eu la manie de ne jamais quitter l'uniforme, comme s'il n'étoit le roi que des ſoldats ! et ce coſtume légionnaire n'a pas peu contribué à décréditer les officiers civils. Comment n'a-t-il pas ſenti qu'il eſt à jamais impoſſible au gouvernement de rendre eſtimables des hommes auxquels il ne veut point montrer d'eſtime ? Il ne réuſſira pas mieux à rendre incorruptibles ceux auxquels il n'aſſurera pas une indépendance pécuniaire. Que les officiers civils ſoient mieux payés, & n'oubliez jamais, SIRE, que mal payer eſt une mauvaiſe économie. J'en atteſte entre mille exemples les énormes péculats qu'ont commis chez vous, depuis quelques années, les adminiſtrateurs des caiſſes publiques. Par une inconſéquence très-importante dans

ses suites, on a montré trop de mépris pour la classe des gens de finances, & l'on a puni trop légérement ceux qui ont été convaincus des friponneries les plus insignes. Cette partialité ne peut qu'indigner le pauvre & encourager la mauvaise foi, qui sait bientôt qu'elle n'a pour diminuer ses risques qu'à soudoyer des complices.

Justice gratuite.

Faire rendre une justice prompte & gratuite, est évidemment le premier devoir des souverains. La justice gratuite, si le juge n'a aucun intérêt à éluder la loi de ne recevoir que ses gages, est bientôt rendue, elle le sera équitablement si votre surveillance est active, est sévère; si vous n'oubliez jamais que la sévérité est le premier devoir des rois. Cette grande réforme d'un justice purement gratuite, ne sera heureusement pas dans vos états une charge bien onéreuse; car votre peuple est bon, & n'est pas processif. Mais onéreuse ou non, ce qui est d'étroite équité, est toujours nécessaire. La justice, SIRE, est avant l'u-

tilité même ; ou plutôt, il n'y a point d'utilité ſans la juſtice. Les juges doivent être payés du revenu public, & non des épices : le nier ſeroit abſurde; car enfin les juges ne devroient-ils donc pas exiſter & ſubſiſter, quand bien même, durant une année entière, il n'y auroit pas un procès? Soyez le premier, SIRE, à établir une juſtice vraiment gratuite.

Ateliers publics de travail.

Soyez auſſi le premier ſouverain dans les états duquel tout homme qui veut travailler trouve du travail. Tout ce qui reſpire doit être nourri en travaillant. C'eſt la première loi de la nature, loi antérieure à toute convention humaine; c'eſt le lien de toute ſociété. Le gouvernement qui négligeroit de multiplier les ſubſiſtances, & qui ne laiſſeroit pas à chaque individu le libre uſage & le profit de ſon induſtrie, ſeroit le complice & l'auteur de tous les crimes des hommes; il ne puniroit pas un coupable qu'il ne commît un aſſaſſinat. Car

tout homme qui ne trouve que refus à l'offre de ſon travail, en échange de ſa ſubſiſtance, devient l'ennemi naturel & légitime des autres hommes ; il a le droit de guerre privée contre la ſociété.

Que par-tout, au ſein des campagnes, comme autour des villes, des ateliers ſoient ouverts à vos frais. Que tous les hommes, de quelque pays qu'ils ſoient, y trouvent leur ſubſiſtance au prix du travail ; que vos ſujets y apprennent ce que valent le temps & l'activité.

Ces travaux, SIRE, ne vous coûteront rien, car ils ſe paieront d'eux-mêmes ; ils ouvriront des débouchés au commerce ; ils faciliteront le débit des productions de l'agriculture ; ils enrichiront le territoire de votre état, & les finances de votre Majeſté.

Voilà, SIRE, les inſtitutions qui conviennent à un grand Roi, & non des manufactures armées de priviléges excluſifs, qu'on ne peut ſoutenir que par des injuſtices & des monceaux d'or, &

qui n'enrichiſſent qu'un très-petit nombre d'hommes ; ou des hôpitaux qui feroient naître des pauvres, ſi les pauvres n'exiſtoient pas.

Sans doute, hélas ! il y a trop de pauvres chez vous, ſur-tout à BERLIN ; & ces malheureux demandent des ſoins. Dans votre capitale, on ne peut le dire ſans une émotion bien triſte, le dixième des habitans reçoit des aumônes publiques, & ce nombre augmente annuellement. Sans doute encore il faut limiter l'étendue des villes où il ſe crée, par l'exceſſive population, un ordre de choſes qui corrompt tout. C'eſt de leur ſein que ſort non-ſeulement la misère, mais la plus affreuſe de toutes les misères, parce qu'on ne ſait comment la ſecourir. Les miſérables des villes ſont des êtres qui ont tout perdu au moral comme au phyſique. Mais en général ce qu'on doit oppoſer à cette misère, toujours croiſſante, ce ſont des ateliers de travail utile & fort, pour lequel tout

homme qui a des bras eſt propre, & non pas des fabriques miſérables dans leur faſte, uniquement bonnes à encourager le luxe de décoration qui déjà dévore votre pays; ou ces hôpitaux, ſource féconde de déprédations, utiles à leurs ſeuls directeurs, & qui abſorbent des fonds conſidérables, tandis que vos écoles, ſur-tout celles du plat-pays, ſont ſi négligées, ſi miſérables, que quelques-uns de leurs chefs ont à peine annuellement quinze écus d'honoraires. Que votre MAJESTÉ rende ſes ſujets propres au travail par une bonne inſtruction, & ils n'auront pas beſoin d'hôpitaux.

Inſtruction. Liberté de la preſſe.

L'inſtruction, SIRE, vous ne l'ignorez pas, eſt un des plus importans devoirs du ſouverain, & c'eſt auſſi l'un de ſes plus riches tréſors. Le plus habile des hommes ne peut rien qu'en formant ceux qui l'entourent, & dont il eſt obligé de ſe ſervir, qu'en leur apprenant ſa langue, qu'en les familiariſant

avec ſes idées, avec ſes principes; la liberté de la preſſe la plus entière doit donc être au nombre de vos premières opérations; non pas ſeulement, parce que reſtreindre cette liberté, c'eſt gêner l'exercice des droits naturels; mais parce que tout obſtacle au progrès des lumières eſt un mal, un grand mal, ſur-tout pour vous, qui ne pouvez tenir que de l'imprimerie la jouiſſance de la vérité & de l'opinion, ce premier miniſtre des bons rois. On vous dira, SIRE, qu'en fait de liberté de la preſſe, on ne peut rien ajouter à ce qui exiſte à Berlin. Mais l'abolition de la cenſure, de cette cenſure ſi inutile, & toujours ſi arbitraire, ſera beaucoup. Que tout imprimeur ſe nomme à la tête du livre qu'il imprime, c'eſt aſſez; c'eſt trop, peut-être. La ſeule objection ſpécieuſe contre la liberté illimitée de la preſſe, c'eſt la licence des libelles. On ne voit pas que la liberté de la preſſe leur ôte leur danger, parce que, ſous ſon régime, la vérité ſeule reſte. Les libelles les plus

calomnieux n'ont d'empire que dans les pays où l'on n'eſt pas libre de faire imprimer. C'eſt une contrebande qu'on ne ſauroit extirper ; les gênes ne retiennent que les honnêtes gens. Qu'on ne voie donc plus chez vous ce contraſte abſurde d'envoi de librairie étrangère, qu'il eſt abſolument défendu d'inſpecter, & de librairie nationale, ſoumiſe, à une inquiſition ſévère. Que tout circule. Liſez, SIRE, & qu'on liſe dans vos états ; les lumières veulent monter de toutes parts juſqu'à votre trône ; appelleriez-vous la nuit ? Oh ! non, votre grande ame ne le voudra pas, & vous le voudriez en vain, vous y perdriez trop, ſans obtenir même le fatal ſuccès de les étouffer. Vous lirez, SIRE, vous commencerez une noble aſſociation avec les livres. Ils ont détruit des préjugés honteux & cruels ; ils vous ont applani la route ; ils vous ont ſervi avant votre naiſſance, vous ne ſerez point ingrat envers les travaux accumulés des génies bienfaiteurs ;

bienfaiteurs ; vous lirez, & vous protégerez ceux qui écrivent ; car ſans eux, que ſeroit l'eſpèce humaine, & que deviendroit-elle ? Ils vous inſtruiront, ils vous aideront, ils vous parleront ſans vous voir ; ſans approcher de votre trône, ils y introduiront l'auguſte vérité ; elle entrera chez vous, ſeule, ſans eſcorte, ſans dignité ; elle n'aura ni titres ni cordons ; elle ſera inviſible & déſintéreſſée. Vous lirez, mais vous voudrez auſſi que votre peuple ſache lire ; vous ne croirez pas avoir tout fait, en recrutant chez les étrangers vos académies ; vous fonderez des écoles, vous les multiplierez, ſur-tout dans les campagnes, vous les doterez, vous ne voudrez pas régner dans les ténèbres ; vous direz *que la lumière ſe faſſe*, & la lumière naîtra à votre voix, & ſon auréole divine ornera mieux votre tête, que tous les lauriers des conquérans.

Il eſt dans vos états, SIRE, un fléau Lotto.

dévorant, que vous ne ſauriez trop ſubitement étouffer, (& ſans doute un tel bienfait ſignaleroit dignement la première journée de votre avénement au trône): c'eſt le LOTTO, qui n'en ſeroit que plus odieux & plus redoutable, quand il vous procureroit des tréſors, & qui, pour un pitoyable profit de cinquante mille écus, précipite dans toutes les calamités du vice & de la misère les claſſes induſtrieuſes de votre peuple.

On vous répétera, SIRE, ce que de prétendus hommes d'état n'ont pas rougi d'écrire & d'imprimer; que la loterie peut être regardée comme un impôt libre & volontaire!... Un impôt!... Quel impôt! qui fonde ſes plus grands produits ſur le délire ou ſur le déſeſpoir! Quel impôt, que le plus riche propriétaire eſt diſpenſé de payer, & que les hommes ſages, les meilleurs citoyens ne paieront jamais!... Un impôt libre!... Etrange liberté! Chaque jour, à chaque inſtant du jour, on crie au peuple qu'il

ne tient qu'à lui de s'enrichir avec un peu d'argent ! on propoſe un million pour vingt ſols au malheureux qui ne ſait pas compter, qui manque du néceſſaire ; & le ſacrifice qu'il fait à ce fol eſpoir du ſeul argent qui lui reſte, de cet argent qui appaiſeroit les cris de ſa famille, eſt un don libre & volontaire ! C'eſt un impôt qu'il paie à ſon ſouverain !

On vous dira encore, on oſera vous dire que cette horrible invention qui empoiſonne tout, juſqu'à l'eſpoir, le dernier bien des humains, eſt un mal, mais qu'il vaut mieux que vous recueilliez vous-même la moiſſon de votre Lotto, que ſi vous l'abandonniez aux loteries étrangères.... Ah ! SIRE, rejettez avec horreur cette arithmétique corrompue, ces ſophiſmes déteſtables. Certes, il eſt des moyens de s'oppoſer aux loteries étrangères ; on ne doit point appréhender les collecteurs ſecrets, ils ne peuvent pas pénétrer fort avant lorſque

la peine eſt ſévère, & c'eſt bien-là ; c'eſt-là ſeulement qu'un prix pour la délation eſt ſans inconvénient, car c'eſt la peſte circulante qu'on dénonce. La peine naturelle contre ceux qui favoriſeroient les miſes aux loteries étrangères, eſt l'infamie, l'excluſion des places municipales, des corporations de marchands, du droit d'aſſiſter à la Bourſe. Cette peine eſt très-ſévère, & ſuffit ſans doute. Mais s'il falloit des remèdes extrêmes pour arrêter un tel délit, la peine de mort, cette peine qui révolte mon eſprit & glace d'effroi mon ame, cette peine prodiguée pour tant de crimes, & qu'aucun crime ne mérite peut-être, ſeroit plus excuſée par l'horrible liſte des malheurs & des déſordres qui naiſſent des loteries, que par les conſéquences même exagérées d'un vol domeſtique.

Tolérance générale. Juifs.

Mais, SIRE, une grande, premiere & ſubite opération que je demande à VOTRE MAJESTÉ, au nom de ſon intérêt, le plus prochain & de ſa gloire, c'eſt

une déclaration prompte & formelle ; revêtue des caractères les plus imposans de la souveraineté, qu'une tolérance illimitée sera dans tous vos états à jamais ouverte à toutes les religions. Vous avez une occasion très-naturelle & non moins précieuse, de faire une telle déclaration. Consignez-la dans l'édit qui accordera toute liberté civile aux Juifs. Ce bienfait qui, dès les premiers momens de votre règne, vous fera surpasser en tolérance religieuse votre illustre prédécesseur, c'est-à-dire, le prince le plus tolérant qui fut jamais ; ce bienfait ne sera pas sans récompense. Outre le surcroît nombreux de population & de capitaux, qu'il vous attirera infailliblement, aux dépens des autres pays, dès la seconde génération les Juifs deviendront de bons & d'utiles citoyens ; il ne faut pour cela que les encourager aux arts méchaniques & à l'agriculture, qui leur sont interdits ; les affranchir des taxes particulières qui les surchargent ;

les faire reſſortir comme vos autres ſujets des tribunaux ordinaires, en ôtant à leurs rabbins toute autorité civile. SIRE, je vous en conjure, gardez-vous de ſuſpendre la déclaration de la tolérance la plus univerſelle. On craint dans vos états de perdre en ce genre, plutôt qu'on n'eſpère de gagner. On redoute ce qu'on appelle vos préjugés, vos préventions, votre doctrine. C'eſt le ſeul côté peut-être, par lequel la calomnie vous ait ſérieuſement attaqué ! Donnez un démenti ſolemnel à ceux qui vous ont annoncé comme intolérant ; montrez-leur que votre reſpect pour les opinions religieuſes remonte à votre reſpect pour le grand Etre, & que vous êtes loin de vouloir preſcrire la manière de l'adorer ; montrez que quelles que ſoient vos opinions philoſophiques ou religieuſes, vous ne prétendrez jamais au droit abſurde & tyrannique d'y ranger les autres mortels.

Après ces opérations préliminaires, qui, je ne saurois trop le répéter, sont bonnes dans une heure, comme dans un an, & qui par conséquent seroient meilleures aujourd'hui; un coup-d'œil plus particulier sur le système d'économie politique, qui régit vos états, vous conduira à d'autres considérations.

Opérations qui demandent à être préparées.

C'est une chose très-remarquable qu'un homme tel que votre Prédécesseur, distingué par l'extrême justesse de son esprit, ait embrassé un système d'économie politique si profondément vicieux.... Impositions indirectes; prohibitions extravagantes; réglemens de tout genre; priviléges exclusifs; monopoles sans nombre.... Tel a été l'esprit de son gouvernement intérieur, à un degré qui, s'il n'étoit pas odieux, seroit fort ridicule.

Système d'économie politique de Frédéric II.

Et, par exemple, comment ne pas s'étonner qu'un Frédéric II ait consumé du temps à fixer dans une ville comme

Berlin, LES PRIX D'AUBERGE, LA SOLDE DES LAQUAIS DE LOUAGE, LA VALEUR DE TOUTES LES CHOSES NÉCESSAIRES A LA VIE? Qu'il lui ſoit venu dans l'eſprit de défendre les POMMES DE FRANCE dans la marche de Brandebourg, qui ne produit que du bois & des ſables; comme ſi les pommes de ſes états craignoient la concurrence des autres! LES ŒUFS DE SAXE, en diſant pour toute raiſon, EST-CE QUE MES POULES NE PONDENT PAS? comme ſi tous les œufs de poules de Berlin ne ſont pas conſommés avant qu'on en faſſe venir de Dreſde! LES SOURICIERES de BRUSNWICK, comme ſi l'on avoit jamais vu un homme fonder l'eſpoir de ſa fortune ſur une ſpéculation en ſouricieres!... On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit raſſembler toutes les ſingularités de ce genre. Et qui pourroit penſer, ſans douleur & ſans pitié, que quatre cents-douze monopoles ſe partagent votre royaume, tant ce ſyſtême, non moins abſurde qu'inique, étoit enraciné dans l'eſprit du Gouvernement

de Frédéric II ? Qu'un assez grand nombre de ces monopoles a survécu, du moins par l'ordonnance prohibitive qui les a créés à leur exercice qu'ont abandonné les privilégiés ruinés, banqueroutiers ou proscrits ? Qu'enfin la liste des choses prohibées dans vos états, excéde de beaucoup celle des choses permises, & paroît incroyable aux hommes même les plus accoutumés aux délires de l'esprit réglementaire & fiscal. Voilà, cependant, à quel point peut se rappetisser même un grand homme, lorsqu'il veut trop gouverner !

Comment aussi ne pas s'étonner qu'un Prince vigilant, si actif, si appliqué à son métier de roi, ait laissé le système des impositions directes exactement tel qu'il étoit sans Frédéric I, où le clergé étoit censé payer le cinquantième de ses biens, la noblesse le trente-troisième, & le peuple le dix-septième ; surcharge alors excessive, mais qui, par les différences survenues dans les valeurs & dans leurs signes, est presque réduite à rien ; de

ſorte que c'eſt l'induſtrie & le commerce que votre prédéceſſeur preſſuroit impitoyablement, tandis qu'il fondoit à grands frais des manufactures & des fabriques ?

Comment ce même Roi, ſi conſéquent & ſi fidèle à ce qu'il s'étoit ordonné, a-t-il tout-à-la-fois établi tant de colonies nouvelles en leur accordant des franchiſes & des propriétés, dont il connoiſſoit par conſéquent la néceſſité pour l'agriculture, & laiſſé ſubſiſter le régime abſurde qui exclut dans la plus grande partie de ſon royaume toute propriété ? Comment n'a-t-il pas ſenti qu'au lieu de fonder à grands frais ces colonies, il augmenteroit bien plus rapidement ſes revenus & la population de ſes provinces, en affranchiſſant les malheureuſes bêtes de ſomme à figures humaines qui les cultivent, & leur diſtribuant en propriétés, ſous cens héréditaires en fruits, ces vaſtes landes appellées do-

maines, qui abſorbent preſque la moitié de vos états.

Toutes ces choſes, & mille autres de ce genre, ſont bizarres, ſans doute; mais il n'eſt pas tout-à-fait impoſſible d'expliquer ces aberrations de l'eſprit d'un grand homme. Sans entrer ici dans un examen particulier de la trempe de cet eſprit, d'où il réſulteroit que Frédéric II a été beaucoup plutôt un exemple preſque unique du développement d'un grand caractère mis à ſa place, que celui d'un génie très-élevé par la nature au-deſſus des autres hommes; il eſt aiſé de voir, qu'ayant tourné toutes les forces de ſon talent à former une grande puiſſance militaire avec des états déſunis, morcelés, pour la plupart inféconds, & voulant pour cela devancer la marche lente de la nature, il a ſongé principalement à l'argent, parce que l'argent étoit l'unique moyen de hâter. De là lui eſt venu le culte de l'argent, le goût d'amaſſer, de réaliſer, de théſauriſer; &

les ſyſtêmes de fiſcalité qui arrachoient le mieux ce métal des mains de ſon peuple, ſont ceux qu'il a le mieux accueillis. Toutes les ruſes, toutes les extorſions fiſcales nées dans les royaumes plus avancés, qui malheureuſement en ce genre, comme en tout autre, donnoient le ton à l'Europe, ſe ſont tour-à-tour naturaliſés dans ſes états. Frédéric II fut d'autant plus aiſément entraîné vers ce but, que la ſituation de quelques-unes de ſes provinces, débouché preſque néceſſaire de la Saxe, de la Pologne, &c. a rendu chez lui la multiplicité & la ſévérité des droits moins rapidement nuiſibles au produit des péages. D'ailleurs ſa nation peu active, & peut-être entachée encore aujourd'hui de l'imprévoyance germanique, qui néglige ou dédaigne les réſerves, ne lui laiſſant pour le moment d'autre reſſource que celle de ſon propre tréſor ; il a cru que les Pruſſiens avoient beſoin d'être aiguillonnés par les ſurcharges, qui pour-

tant ne ſont propres qu'à ralentir ; il a cru qu'ils devoient être enſeignés par les monopoles, comme ſi les monopoles ne retardoient pas toutes les lumières. Les premiers pas faits, le prodigieux eſprit de ſuite, qui a été ſon caractère diſtinctif ; la multitude de ſes affaires qui l'a forcé à laiſſer tout ce qui n'étoit pas ſyſtême militaire, ou inſtitution actuelle ſur les baſes qu'il avoit trouvées ; l'habitude de ne ſouffrir aucune contradiction, & de ne point diſcuter ; ſon extrême mépris pour les hommes, qui explique peut-être tous ſes ſuccès, toutes ſes fautes, toute ſa conduite ; la conſcience de ſa ſupériorité qui l'a confirmé dans la fatale réſolution de tout voir, de tout régler, de tout ordonner, de ſe mêler de tout ; ces diverſes cauſes combinées, ont rendu dans ſes états le brigandage fiſcal, le ſyſtême des monopoles, une loi irréfragable & ſacrée, que ſon humeur abſolue, & la moroſité de de ſa vieilleſſe aggravoient, arbitrairement chaque jour.

Tant, & de ſi grands maux, ont eu à la vérité quelques compenſations. Frédéric II a joint à d'énormes impôts une rigoureuſe économie. Il a levé de grandes contributions chez ſes ennemis; ſes premières guerres ont été payées de leur argent; il a conquis une ſuperbe province où une grande & riche induſtrie, formée ſans doute par un gouvernement plus ſage que le ſien, s'eſt trouvée établie. Il a retiré des ſubſides de ſes alliés, & la folie d'en donner n'eſt plus de mode. Il a joui d'à peu-près vingt-quatre années de paix, & d'une conſidération qui reſſembloit plus encore à un culte qu'à de la crainte. Il a réſervé continuellement dans ſes états quelques parties de l'argent qu'il extorquoit. Sa nouvelle diſcipline militaire, genre d'induſtrie dont il a été créateur, n'a pas peu contribué à ſa puiſſance, & ſon tréſor au milieu de l'Europe obérée, lui auroit preſque ſuffi; car ſi ſa verve ambitieuſe eût duré plus long-temps, il auroit acheté

ce qu'il n'auroit pu conquérir. Qui ſait enfin ſi Frédéric II n'a pas dû une grande partie de ſes ſuccès intérieurs à l'état déplorable de l'eſpèce humaine dans l'Allemagne où preſque par-tout, ſi ce n'eſt en Saxe, on étoit plus mal que chez lui ?

Cependant, SIRE, qu'a fait comme roi ce grand homme au prix de tant d'efforts ? Vous a-t-il laiſſé des états riches, puiſſans, heureux ? Otez leur la réputation militaire & les reſſources du tréſor qui peuvent ſe diſſiper ; le reſte eſt bien foible. Suppoſez que les provinces qui compoſent votre royaume, euſſent été ſoumiſes à un gouvernement paternel, & peuplées par des hommes libres, l'acquiſition de la Siléſie auroit peut-être été plus lente ; mais quelle différence on remarqueroit aujourd'hui dans toutes les autres provinces & dans la richeſſe nationale ?

Combien la poſition du nouveau Roi

SIRE, vous êtes dans une poſition tout-à-fait différente de celle où s'eſt trouvé

est différente de celle de son prédécesseur.

votre prédécesseur. Les meurtrières ressources du régime fiscal sont épuisées ; il est donc indispensable de changer de système. Une armée ne pourra pas toujours, elle ne pourra pas long-temps faire le fonds de la puissance Prussienne. Il faut donc étayer votre armée de toutes les ressources intérieures qu'une bonne administration fait asseoir sur des bases solides & permanentes. Il vous faut animer véritablement l'industrie de votre nation, en profitant avec habileté de ce que votre prédécesseur vous a transmis par des moyens extraordinaires & périssables. Vous pouvez & devez jouir long-temps ; il n'est donc pas absurde de vous proposer de semer pour recueillir. Des sacrifices momentanés, même de grands sacrifices, fussent-ils nécessaires aujourd'hui pour parvenir à faire des états Prussiens, qui ne sont, jusqu'ici, qu'un camp vaste & formidable, une monarchie stable & prospère, fondée sur la liberté & la propriété,

priété, votre immenſe tréſor vous rendant ces ſacrifices infiniment moins onéreux qu'à tout autre Souverain; l'échange dont il vous offre le moyen, ſera un marché excellent pour vous, même en n'y faiſant entrer pour rien la jouiſſance de faire des heureux.

Tréſor. Circulation.

La baſe du ſyſtême que vous devez vous former, SIRE, c'eſt une idée juſte des métaux précieux qui ne ſont qu'une foible partie des richeſſes d'une nation, & beaucoup moins importante que celles qui renaiſſent annuellement ſur le territoire. L'incorruptibilité & la rareté de l'or en ont fait un gage, un moyen d'échange entre les hommes. C'eſt la généralité de ſon uſage qui a principalement trompé ſur l'opinion qu'on doit ſe faire de ſa valeur; la facilité de l'emporter, lorſqu'on eſt obligé de fuir, ſurtout dans les lieux où la tyrannie s'eſt fait craindre, a donné à tous les individus l'envie d'amaſſer de l'or, & les

fauſſes opinions ſur ce métal ſe ſont encore renforcées de ce déſir univerſel.

Il n'eſt pas moins vrai que l'or étant un agent d'affaires, & la multiplicité des agens multipliant les affaires, & la quantité des affaires formant la proſpérité des nations, c'eſt une folie d'empriſonner l'or, ou de faire enſorte qu'on l'empriſonne. Que diriez-vous d'un Prince qui voudroit être un conquérant, & tiendroit ſon armée renfermée dans des caſernes? Voilà préciſément ce que font les Rois qui théſauriſent; ils réduiſent à l'inaction, ce qui n'a de valeur que par l'action.

Mais une idée juſte de l'or ſe lie néceſſairement à celle d'un gouvernement qui reſpecte la propriété, & qui, ſuivi des principes de juſtice très-rigoureux, tels enfin qu'une confiance inébranlable, donne à chacun la plus parfaite ſécurité; ſans quoi le véritable uſage de l'or eſt traverſé d'accidens ſans nom-

bre, qui lui ôtent ſon utilité pour la fécondation de l'induſtrie nationale.

Vous ferez tout pour la confiance, SIRE ; mais il vous reſtera à obſerver que les Nations ſont liées entr'elles par le commerce, & que l'or, à raiſon de ſa néceſſité pour les opérations du commerce, en eſt lui-même un des objets. Il faut qu'il afflue ici & là, ſelon les combinaiſons infinies des commerçans. Delà vient qu'aucune Nation ne peut allier avec les idées ſaines du commerce les gênes de l'exportation de l'or ; car il faut bien que chacun finiſſe par payer ſes dettes, & perſonne ne donne ni ne reçoit l'or ſur lequel il y a peu à gagner, que lorſqu'on a épuiſé les moyens de ſolder en marchandiſes qui donnent du profit au vendeur & à l'acheteur. Que penſeriez-vous, SIRE, d'un Prince qui encourageroit les négocians de ſes états à établir beaucoup de manufactures, beaucoup de commis par conſéquent, & défendroit que ces

commis allaſſent au-dehors de ſes états acheter les matières néceſſaires à ces manufactures ? Telle eſt l'image du Prince qui gêne ou empêche la ſortie de l'or : telle eſt ſa folie. Mais d'où vient cette folie? c'eſt qu'il craint que l'or ne rentre pas ; & pourquoi ? parce qu'il a le ſentiment ſecret, que ſes ſujets ne ſont pas tranquilles ſur leur propriété.... Vous le voyez, SIRE: JUSTICE, PROPRIÉTÉ, RESPECT DES HOMMES, GUERRE À LA TYRANNIE DES UNS SUR LES AUTRES, ſont les conditions indiſpenſables de toute vue de proſpérité.

Quand vos Sujets ſeront tranquilles ſur ces conditions, ne craignez pas de voir ſortir votre or; il ne ſortira que pour en aller chercher, & pour en rapporter davantage. Ne l'oubliez jamais, SIRE, la valeur de l'or s'enfuit ſans retour avec lui, lorſqu'on ne le laiſſe pas abſolument ſoumis aux volontés du commerce, qui eſt ſon ſeul monarque,

J'entends ici par commerce le mouvement général de toute induſtrie productive, depuis l'agriculteur juſqu'à l'artiſan.

Mais que fait-on dans les états où la ſécurité du citoyen eſt parfaite, & où l'on a ſenti que l'or ne peut jamais être ni fixé, ni acquis en quantité ſuffiſante pour les échanges ? On a imaginé des caiſſes d'eſcompte, des banques de ſecours. Les billets qu'elles mettent dans la circulation deviennent, par la confiance où l'on eſt de pouvoir toujours les réaliſer à l'inſtant même, une monnoie qui, n'étant pas univerſelle, remplace l'or au dedans, & fait qu'on ne s'inquiéte pas de ſes excurſions au dehors.

Voilà, SIRE, les établiſſemens que vous devez ambitionner. Heureux l'état où le Souverain qui, ayant habitué ſes ſujets à l'opinion d'une grande ſécurité intérieure, pourroit faire ſortir de ſon tréſor de quoi fonder de tels établiſſe-

mens à ſon profit ! Que d'inventions fiſcales produites par la filouterie, ſous la protection de l'ignorance & du gouvernement ! que d'impôts abſurdes & tyranniques il éteindroit, en gagnant l'intérêt de l'argent repréſenté par cette monnoie de confiance ! Eh, quel impôt plus doux, plus naturel, plus fécond, percevra jamais un Prince, que l'intérêt de l'argent, lorſqu'il peut le gagner par une monnoie qui ne lui coûte rien ? Un tel impôt ſe paie avec joie ; car l'induſtrie eſt emprunteuſe, & par-tout où elle appartient à ſon maître, chacun voudroit être induſtrieux.

L'apperçu que je viens de vous tracer, SIRE, & que vous pouvez appuyer de tant de détails que j'ignore, & de tant d'autres qu'il ſeroit trop long de vous rappeller ici, vous conduira naturellement :

Diſtribution des domaines en propriétés particulieres.

1°. A la diſtribution de vos immenſes domaines entre des cultivateurs auxquels vous fournirez les avances qui leur ſont

néceſſaires, & qui deviendront de vrais propriétaires, moyennant un cens perpétuel, & payable en productions de la terre, afin que vos revenus augmentent avec la progreſſion du numéraire.

2°. A une modération convenable (en attendant le bonheur de pouvoir les abolir) des impôts indirects, des droits d'acciſes & de douane, &c. dont le produit croîtra toujours en raiſon inverſe de la quotité du droit & de la rigueur de la perception ; car la contrebande excitée par un plus grand appât fait trouver des protecteurs parmi les hommes dont le devoir eſt de la réprimer, & des agens parmi ceux dont le métier eſt de les pourſuivre. On peut remplacer d'ailleurs en grande partie ces impôts déſaſtreux par l'augmentation naturelle & très-juſte de l'impôt direct, de l'impôt ſur la terre, dont aucune terre ne doit être franche ; ſur la terre qui porte en dernière ana- Modération des impôts indirects.

lyſe tous les impôts & d'une manière d'autant plus onéreuſe qu'ils ſont plus détournés. Que de chicanes, que d'entraves, que d'inquiſitions, que de gênes, que de déſordres s'évanouiront alors!... Fléaux plus odieux, plus oppreſſeurs que le fardeau même de l'impôt, toujours plus terrible par ſa mauvaiſe aſſiette que par ſa quotité! Alors diſparoîtra ce vice artificiel, inconnu dans vos états avant le dernier règne; le vice de la contrebande qui donne la mauvaiſe foi pour baſe au commerce, qui déprave les mœurs & fait naître le mépris général des loix. Alors ſera relégué dans les enfers, ce droit épouvantable attribué par votre prédéceſſeur à l'adminiſtration des acciſes & péages d'aggraver arbitrairement la punition des contrebandiers & de multiplier leurs amendes.

Commerce & Tranſit.

3°. Vous arriverez à la ferme réſolution, au ſyſtême invariable de favoriſer de toutes les manières poſſibles le com-

merce de TRANSIT qui va ſe dérouter ſi l'on vexé plus long-tems les étrangers, ou plutôt qui s'eſt déjà ſenſiblement dérouté ! Les tracaſſeries & les details cauſés par les formes de la perception des droits ſur ce commerce, la fatale vigilance à ne pas laiſſer introduire de contrebande par la foire de Francfort-ſur-l'Oder, ont produit cet effet funeſte, que les Polonois, qui faiſoient autrefois un commerce très-important dans cette ville & à Breſlau, les évitent entièrement aujourd'hui, & ſe condamnent à un détour de près de cent milles d'Allemagne, par une grande partie de la Pologne, de la Moravie & de la Bohême pour arriver à Leipſick. Auſſi cette ville, bien moins favorablement ſituée que Francfort-ſur-l'Oder qui poſsède un grand fleuve, eſt-elle depuis quinze ans devenue floriſſante, en raiſon de ce que l'autre a déchu. Cette décadence va toujours en augmentant, & cela au moment où la révolution de l'Amérique menace le Nord d'une ſi puiſſante con-

currence. Profitez, SIRE, du dernier période peut-être où le commerce de TRANSIT ſera pour vous un objet de quelque importance; favoriſez-le par l'allégement de la plus grande partie des droits qui le repouſſent; favoriſez-le par la ſimplicité de la perception; par la confiance qu'inſpireront votre candeur & votre bienveillance généreuſe. Eh ! quel moment plus heureux pour manifeſter vos intentions en ce genre, que celui où quelques-uns de vos voiſins ſe ſignalent par tant de folies prohibitives.

Monopoles. 4°. Vous aurez l'honneur vraiment unique & réſervé pour vous, SIRE, d'abolir les monopoles qui ne heurtent pas moins le bon ſens que l'équité, & ſont dans vos états une ſource ſi féconde de malédictions & de haines. Les commerçans Pruſſiens, aiguillonnés par le ſpectacle des compagnies monopoleures (la nature veut conſerver l'eſpèce humaine; elle fait toujours ſortir du mal

quelque bien), & graces à l'excellente poſition de vos états, ont fait quelques progrès malgré tous les efforts prodigués pour étouffer leur induſtrie : au premier rayon d'eſpoir de voir diſparoître les monopoles, ils remplaceront, par des contributions volontaires, une bonne partie du déficit qu'un nouveau ſyſtême peut opérer d'abord dans vos revenus.

5°. Vous arriverez enfin au plus grand des bienfaits, à la plus utile des ſpéculations politiques & financières. Vous affranchirez l'induſtrie, les arts, les métiers, le commerce ; le commerce, qui ne peut vivre qu'à l'ombre de la liberté : le commerce, qui ne demande aux rois que de ne lui pas faire de mal. Quand vous examinerez ſérieuſement ſi ces manufactures puériles, qui ne peuvent jamais ſoutenir la concurrence des étrangers, valent la peine d'être encouragées ſi chèrement, les prohibitions auront bientôt diſparu de vos états. On n'a fa-

Arts, commerce, induſtrie.

vorisé les toiles de Siléſie qu'en exemptant les fabricans de la conſcription militaire ; & ces toiles ſont l'objet le plus important de votre commerce. Dans aucune de vos provinces on ne trouve de fabriques plus floriſſantes que dans celles de Weſtphalie, nommément dans le comté de Marck, & jamais le gouvernement n'a rien fait pour encourager cette induſtrie, que de ne pas la tourmenter au-dedans. Je dis au dedans ; car toute production de l'induſtrie des ſujets Pruſſiens au-delà du Wéſer eſt réputée étrangère & contrebande dans les autres provinces, & cela auſſi eſt une iniquité odieuſe & abſurde, que vous ne laiſſerez pas ſubſiſter. Vous affranchirez tout, SIRE, & ne donnerez point de privileges. Ceux qui les demandent ſont preſque toujours des ignorans ou des fripons ; & il n'eſt pas un moyen plus sûr de tuer l'induſtrie que d'en accorder ; s'ils ſont connus en Angleterre, c'eſt que la forme qu'ils y

ont reçu les rend preſque nuls. Les Irlandois n'en admettent plus ; le gouvernement & la ſociété de Dublin donnent des encouragemens, des ſecours ; mais à condition qu'on ne demande pas de privilège. SIRE, le plus beau, le plus sûr moyen d'avoir tout ce que la nature ne défend pas, c'eſt la liberté ; c'eſt la prodigalité de tout ce qui attire l'homme par les ſentimens moraux, & par le bien être phyſique ; tout privilège bleſſe les premiers, iſole le ſecond.

Je vous ſupplie d'obſerver, SIRE, que je ne vous propoſe point de couper tout-à-coup, & ſans précautions, toutes ces branches paraſites qui défigurent & achèvent d'épuiſer le tronc que vous devez embellir & fortifier. Mais je vous conjure auſſi de ne pas vous arrêter à la crainte des vides de perception que vos fermiers, uniquement occupés de leur exiſtence, ne manqueront pas d'exagérer. Le ſeul d'entr'eux qui ait vérita-

blement une grande connoiſſance des rapports généraux du commerce, & dont vous puiſſiez attendre des opérations vraiment habiles, le jour où votre ſyſtême ſera invariablement dirigé vers un autre ordre de choſes que celui auquel on a proſtitué ſes talens : STRUENSÉE ſigneroit tous mes principes ; il indiqueroit à VOTRE MAJESTÉ vingt moyens de ſuppléer aux extorſions de la fiſcalité. Et, par exemple, les commutations de droit ſont un art nouveau qui, dans les mains d'un homme auſſi éclairé, pouroit accroître vos revenus, en allégeant le fardeau public.

Commutation de Droits.

L'Angleterre, faite pour donner des leçons à tout l'univers, faite ſur-tout pour étonner l'eſprit humain, en lui dévoilant les reſſources infinies d'une confiance au maintien de laquelle on fait tout concourir ; l'Angleterre vient de tenter une belle & heureuſe expérience en ce genre ; elle a commué les droits ſur le thé en un droit ſur les

fenêtres, & le ſuccès eſt prodigieux. Faites-vous rendre compte, SIRE, de cette opération ; elle eſt conſignée avec tous ſes effets, dans un ouvrage qui vous ouvrira de grandes vues. Votre eſprit généraliſateur prendra confiance dans l'induſtrie de l'honnête homme, & dans les reſſources de ſa ſenſibilité, aidée d'expérience & de talent, lorſque le malheur des impoſitions exagérées doit durer encore, & que leur aſſiette eſt vicieuſe. Mais, SIRE, quand vous ſeriez obligé, pour remplacer des droits incommutables, & cependant deſtructeurs, d'aller chercher les gros intérêts que paient les puiſſances emprunteuſes, où ſeroit le malheur ? quel avantage ne réſulteroit-il pas pour un pays qui a des tréſors, de les employer à pomper ces mêmes intérêts qui affoibliſſent des états redoutables ? Pourquoi ne pas ſaiſir les moyens qu'ils fourniſſent ainſi à leurs dépens de ne pas les craindre ? Ne voyez-vous pas SIRE, que ſeroit-là

Spéculations ſur les fonds publics étrangers.

vous faire payer un tribut, & ſans danger ? car les gouvernemens même, qui ſeroient aſſez inſenſés pour vouloir voler leurs créanciers, ne le peuvent plus, graces à l'arrangement général du commerce.

Il reſte à ſavoir à qui vous confierez des travaux ſi délicats, ſi intéreſſans. Ce n'eſt pas à un étranger qu'il convient d'apprécier vos ſujets : cependant, SIRE, il en eſt un dont les talens ſont très-eſtimés en France, en Angleterre, & qu'ainſi je puis oſer vous nommer : c'eſt le baron de KNYPHAUTEN, qui connoît bien les hommes & les choſes des pays où il a ſervi, & principalement la théorie des fonds publics. Mais, SIRE, appelez ſur-tout des négocians ; c'eſt chez eux que ſe trouvent le plus communément les talens, la probité ; c'eſt d'eux qu'eſt venue la théorie de l'ordre : & que feroit-on ſans ordre ? Au reſte, ils ſont en général modérés ; ils ne ſont point faſtueux, & ſous ce rapport, ils méritent

méritent encore la préférence. Croyez, SIRE, que les plus éclairés, les plus ſages & les plus humains s'éloigneroient de vous, ſi leur récompenſe devoit être dans les décorations de la vanité. On ne peut les accepter, ſans fouler aux pieds les principes auxquels on doit la gloire d'avoir mérité des récompenſes, ſans payer de mépris la claſſe qu'on honore; & le négociant digne de votre confiance, craindroit de devenir coupable d'une telle ingratitude envers ſes ſemblables. C'eſt-là même un des caractères auquel vous pourrez le reconnoître. Le grand PITT mourut dans le Lord Chatam; & celui-ci ne s'eſt jamais conſolé d'avoir ainſi trahi ſa gloire. Les ſervices des négocians que vous emploierez, loin de multiplier les inégalités monſtrueuſes qui déſorganiſent vos états, doivent les détruire. Voilà la récompenſe de tels hommes, & non de vains titres de nobleſſe, ou de plus vaines décorations.

Mais, SIRE, c'eſt trop long-temps abuſer des momens précieux où le ſceptre vient de tomber dans vos mains. Qu'ajouterois-je à cet écrit, que vos propres réflexions, nourries de faits qui vont frapper journellement vos regards, ne vous diront pas mille fois mieux que moi? J'ai cru qu'il pouvoit n'être pas inutile d'éveiller ces idées, au moment où une exiſtence ſi nouvelle, une ſi grande variété d'affaires, & la multitude des intérêts & des intrigues qui vont ſe croiſer & ſe heurter autour de votre trône, pourroient vous ravir le calme d'eſprit néceſſaire pour réſumer & choiſir. J'oſe eſpérer que ma franchiſe ne vous déplaira pas: ſi elle vous touche, ô FRÉDÉRIC! méditez ſur ces lignes libres & ſincères, mais reſpectueuſes, & dites, daignez dire:

« Voici ce qu'on ne m'avouera pas, » & peut-être le contaire de ce qu'on » me dira tous les jours. Les plus cou- » rageux n'offrent aux rois que des vé-

» rités voilées : ici je vois la vérité toute
» nue.... Ah ! cela me vaut mieux que
» l'encens vénal dont me ſuffoquent les
» faiſeurs de vers, les panégyriques
» d'académie qui m'ont ſaiſi au ber-
» ceau, & qui me laiſſeront à peine au
» cercueil. Je ſuis homme, avant d'être
» Roi. Pourquoi m'offenſerois-je parce
» qu'on me traite en homme ? parce
» qu'un étranger, qui ne me demande
» rien, qui bientôt quittera ma cour
» pour ne me revoir jamais, me parle
» ſans fard ? Il m'apporte ce que ſes
» yeux, ſon expérience, ſes études,
» ſon entendement ont recueilli ; il me
» donne gratuitement ces vrais & libres
» avis, dont nulle condition d'homme
» n'a ſi grand beſoin, que ceux qui ſou-
» tiennent une vie publique ; il n'a au-
» cun intérêt à me tromper ; il ne peut
» avoir que de bonnes intentions.....
» Examinons attentivement ce qu'il nous
» propoſe ; car le ſimple bon ſens, la
» candeur naïve d'un homme qui n'a

» d'autre métier que de cultiver ſa rai-
» ſon & ſa penſée, pourroient bien va-
» loir, & la vieille routine, & les ruſes,
» & les formules, & les chimères diplo-
» matiques, & les dogmes ridicules des
» hommes d'état par métier ».

Que l'Éternel moteur des deſtinées humaines veille ſur vos jours ! qu'il vous les accorde doux & actifs, c'eſt-à-dire, remplis par le travail conſolateur, qui élève & fortifie l'ame ! Et puiſſiez-vous goûter, juſqu'à la dernière vieilleſſe, la pure félicité d'avoir tout fait pour la proſpérité d'un peuple du bonheur duquel vous êtes reſponſable, puiſqu'il vous eſt confié !

F I N.